L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

BUREAUX—No. 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE MATIN, 6 JUIN.

Mémoires de Lafrrière.

Laferrière, le grand comédien, va très prochainement publier les souvenirs de sa longue carrière artistique. Il a bien voulu détacher pour le *Figaro* du manuscrit de ses *Mémoires* quelques pages à la fois piquantes et intéressantes sur Mlle Mars, dont nous sommes heureux d'offrir la primeur à nos lecteurs.

MON VOYAGE AVEC MADEMOISELLE MARS.

Mon engagement au théâtre du Panthéon venait d'expirer lorsque j'appris que Mlle Mars allait entreprendre un dernier voyage en province, en compagnie d'une dame corrège, laquelle, à cet effet, avait formé une troupe, composée, en grande partie, de jeunes élèves, sortis du Conservatoire.

Bien que je n'aie jamais appartenu à cet établissement, des propositions me furent faites: Je les acceptai, et nous partîmes.

Ravel, qui, plus tard, prit rang au théâtre du Palais-Royal, était des nôtres. Il jouait les deuxièmes comiques; et, dans le drame et la tragédie, les troisièmes rôles.

Nancy, Strasbourg, Lunéville, Dijon furent les principales villes où nous nous arrêtâmes.

A Strasbourg premier incident.

Le maître du principal hôtel, qui ne voulait pas commettre l'énorme comédienne avec le commun des voyageurs, lui avait fait galamment mettre un riche pavillon, au milieu du jardin de l'hôtel même.

Mlle Mars était à peine descendue, que cet hôte la pria respectueusement de vouloir bien visiter elle-même l'habitation princière qu'il lui destinait.

Grimace expressive de Mlle Mars. Quand elle était mécontente, elle avait une façon de tordre le coin de sa bouche qui n'inspirait généralement pas la bonne humeur. Un pavillon pour elle seule! En un clin d'oeil, elle avait supputée ce que cette politesse exceptionnelle allait lui coûter.

Elle n'eut pas plutôt aperçu le pavillon, que se tournant vers le maître d'hôtel qui l'accompagnait, la bouche en cœur:

—Vous n'y songez pas, monsieur! Ce n'est pas à mon intention, sans doute, que vous avez fait préparer *cette cage à poulet!* Et elle quitta l'hôtel sans consentir à voir d'autres appartements.

Hôtelier en fut pour ses frais de galanteries. Ce pauvre homme, je le vois encore regardant son pavillon et répétant avec chagrin:

"Cage à poulets!... cage à poulets!..."

Le brusque cette sévérité, en matière d'arithmétique, se répandit aussitôt par toute la ville, et prit un tel caractère d'hérésie que, chaque soir, quoique la salle fût comble, le public restait vis-à-vis de Mlle Mars d'une froideur désespérante.

Elle le sentit, se fâcha et s'en alla.

A Dijon, autre aventure.

Le public avait désiré la voir dans Suzanne du "Mariage de Figaro".

La veille de cette représentation, nous répétions généralement, lorsqu'un bruit inusité se fit entendre dans les dessous du théâtre.

Le vent, nous dit-on, les machinistes qui devaient le planchier pour l'éclairant, qui dut arriver dans la journée.

C'était Kiouny, le fameux, le célèbre Kiouny, rival redoutable alors de tous les artistes en représentations.

On se rappelle le triomphe qu'avait obtenu Kiouny au cirque des frères Franconi, triomphe jusqu'alors inconnu dans les annales du théâtre.

Mlle Mars, à cette nouvelle, renversa le coin de sa bouche, et m'adressant la parole:

—Il est inutile de continuer la répétition, mon cher Laferrière; nous partirons demain, puisque *monsieur Kiouny arrive incognito.*

Toutes les applications qu'on put lui faire furent inutiles, il fallut déguerpir.

Comme nous regagnions l'hôtel du Parc, on nous détroupa descendant, moins en vitres les bords obstrués par la foule.

Ah! ni elle, voici notre illustre camarade! Arrivée et installée au premier hôtel de la ville. Pourvu qu'il n'ait pas eu besoin de nos chambres pour sa suite!

La pièce ou dînait Mlle Mars se trouvait au rez-de-chaussée, et donnait sur les jardins de l'hôtel.

Comme je me retirais, elle me rappela.

—Venez, me dit-elle, je suis jalouse; j'ai la fantaisie que vous m'aidiez vous faire invitter à la table de *monsieur Kiouny.* Restez à dîner avec moi.

A l'ai du reste, Mars avait complètement retrouvé son aimable et fin sourire, ce sourire qui faisait dire à Delbouche:

—Je voudrais bien savoir quel est le mécanicien qui fournit ses sourires, car, assurément, ils ne sont pas à elle.

Ceci dit, Mlle Mars en se levant, fait y mettre de la bonne grâce. Ravel y fait les biscuits, tous les massacres, et n'attendons pas que *monsieur Kiouny* nous devance. Allons, les petits, lui rendre visite.

Nous nous rendîmes auprès de celui que Mlle Mars appelait son camarade. Elle se nomma en entrant et même offrit sa carte. Nous fûmes introduits.

Kiouny fut charmant, et, le dos à cheminée, il ne fit aucune allusion à son adversaire à son immense renommée.

Mlle en fit la remarque tout haut en lui disant les friandises dont je métais chargé. Cette attention parut plaire à notre amphitryon. Le dîner fut joyeux, nonobstant qu'un bataillon de ses élèves, toujours, en notre présence, deux seaux pleins d'eau qu'ils trouvaient à sa portée et à chaque ambition de notre côté sa troupe assaillie.

—Ciel! s'écria Mlle Mars avec des signes d'inquiétude, je crois que monsieur Kiouny veut faire pleuvoir sur nous des remarques trop abondantes de ses talents. Sauvons-nous!"

—Kiouny, dit le cornac, remettez vite votre cran.

L'éléphant obéit, les seaux se retrouvèrent pleins.

—Eh bien, mon cher Kiouny, dit Mlle Mars en prenant congé, vous allez, ô bravo, quitter cette ville un grand succès, et en crois la sensation produite par votre arrivée, et, comme camarade, je vous en félicite. C'est extrêmement flatteur pour vous, pour l'art dramatique et pour les habitants de Dijon.

Et nous partîmes le lendemain sans avoir joué le *Mariage de Figaro*, que les *habitants de Dijon*, je dois en convenir, ne nous réclamèrent pas.

MADEMOISELLE MARS DANS L'INTIMITÉ.

Dans chaque ville où nous nous arrêtions, son premier soin, sa première occupation était d'aller visiter les antiquaires et les marchands de bric-à-brac.

Le matin elle avait fait l'acquisition de deux charmantes petites vases en pâte tendre qu'elle contemplait devant nous avec une joie enfantine.

—Est-ce pas qu'ils sont jolis?

Je accourais de suite ces deux petits vases que j'avais marchandés la veille pour mon propre compte.

—Combien les avez vous payés? demandait-elle à Mlle Mars.

—Ils valent mille écus.

—C'est cher, reprit l'homme à la redingote bleue.

Aussi n'est-ce pas pour vous, répliquait le marchand en continuant son nettoyage.

—La conversation ne pouvant pas se continuer ainsi.

—L'homme à la redingote bleue mit très un mouvement de colère et s'éloigna.

—Vers le midi, un monsieur d'une irréprochable tenue se présenta devant le marchand de porcelaines et lui, au prix de 2 francs, l'achat des deux mêmes vases.

—Monsieur, dit l'acheteur, comme je veux pas livrer ces vases à la maladresse d'un commis, ayez l'obligeance de me les apporter vous-même.

—Le marchand ne se fit pas prier et suivit son acheteur.

—Il se rendit aux Tuileries, jusque dans le cabinet même de Napoléon.

—A ce moment-là, la tenue de l'Empereur était celle, vraiment coquette, et qui lui allait à ravir, des chasseurs à cheval de sa garde; habit vert à revers, gilet de casimir blanc, culotte blanche en casimir, bas de soie et petite souliers à boucles, car le pied était très petit.

—Approchez, monsieur, dit l'Empereur avec brusquerie. Ce matin, un homme mal vêtu vous a demandé le prix de deux vases, vous lui avez jeté le chiffre de mille écus, et comme c'est homme trouvait sans doute le Mlle, vous lui avez dit: "Ainsi n'est ce pas pour vous!..." C'est homme, monsieur, c'était moi.

—Ne faut pas chercher à détrire la cause du malheureux marchand

—Duroc, reprit l'Empereur, combien les avez-vous achetés, ces vases?

—Quinze cents francs, Sire.

—Vous voyez, monsieur, parce que j'étais mal vêtu, vous repondais ma demande qui était faite poliment, par un chiffre ridicule..... Duroc, faites donner mille écus à cet homme; il ne faut pas qu'il sorte dit qu'un marchand ait surfait l'Empereur. —Et vous, monsieur, rappelez-vous que je vous donne quinze cents francs pour payer votre politesse à venir avec les gens mal vêtus.....Sortez."

Ce récit m'amena à demander à Mlle Mars quelle était, sous l'Empereur, sa situation et celle de Talma au point de vue financier.

"L'Empereur, me répondit-elle, avait donné à Talma et à moi une pension de trente mille francs sur sa cassette; nous avions du théâtre à peu près autant; enfin, avec nos congés, nous pouvions compter sur un revenu de soixante-dix à quatre-vingt mille francs.

"A ce propos je me rappelle qu'une après-midi, j'arrivai chez Talma pour le consoler d'un petit désastre qui nous était venu, le matin même, de la part du roi Louis XVIII, par la bouche de M. de Duras. Sa Majesté nous diminuait, moyennant quinze mille francs par an sur cette pension de trente mille que l'on nous avait maintenue jusqu'alors.

"Je prévoyais bien que ce coup serait sensible pour Talma: aussi le trouvai-je tout assombri et, selon son habitude, quand il jouait, étant seul, devant son petit guéridon.

"Nous nous comprimes en nous regardant.

"De sorte, me dit-il, que lorsque je vais vais me retirer, j'aurai pour vivre, avec la modique pension du théâtre, cinq mille francs, malheureusement pour moi.

"La manière dont Mlle Mars accueillait cet munificence m'avait révélé, si je ne l'avais un déjà, qu'elle était toujours le dame aux bonnes de sécrétion.

"Je quittai Talma toute triste, ajouta-t-elle; car, mieux que personne, je savais les besoins de son ménage; plus d'une fois, à mon lever, me suis reprise des petits mets, sous les plis desquels j'envoyais, à titre de prêt, un billet de cinq cents francs.... C'étaient ces mets-ci, avec Talma, nos billets doux du matin."

"Comme on le voit, il n'y avait pas dans ces petites soirées que les [illegible] logis. Il fallait que chacun payât un peu de sa personne et de son esprit. Heureusement que, pour ma part, j'avais un assez riche provision de plaisanteries. Une de mes spécialités, c'étaient les imitations; et, surtout, des comédiens de la rue de Richelieu.

Mlle Mars s'en amusait beaucoup et me donnait elle-même la réplique.

A l'une de ces réunions, je fis son imitation dans Valérie, à la scène du bouquet et du recouvrement de la vue.....

Elle poussait des cris de joie. Il me fallut même recommencer; et pour que la scène fût complète, elle courut à sa chambre, détacha une fleur d'un magnifique bouquet qui lui avait été jeté la veille, et me mit cette fleur dans la main.

Nous recommençâmes; mais, et c'est ici que se montre dans tout son relief l'un des traits particuliers à ce type qu'on appelle la comédien, entraîné par mon élan autant que par les rires et les applaudissements que je provoquais, je dépassai le but, et je forçai le dessin; je chargeai, en un mot, et la grande coquette m'arrêta d'un geste.

—Ah! voilà que vous me gâtez tout!"

Puis, secouant la tête, elle ajouta:

—"Vous êtes jeune, vous saurez, et vous verrez cela: vous verrez, en France, le goût périr et régner le grotesque, cet emploi de ceux qui n'en ont pas."

Elle resta songeuse, et nous la quittâmes un peu confus.

—

Mars était née avec de grands instincts de la scène, mais c'est dans le sein même de l'amour qu'elle avait surtout puisé les premières notions du beau et du bien en matière d'art. On sait quelle nid de ses jeunes et premières amours fut la mansarde de Gérard. Elle en sortit grande artiste.

Un jour, un prince Gagarin, un des désespérés de Mme Récamier, alla échouer aux pieds de la charmante ingénue.

Il pouvait tomber plus mal, et, dans sa reconnaissance envers le hasard, il donna pour temple à sa nouvelle idole un somptueux hôtel. Elle en sortit grande dame.

Tout le génie de Mlle Mars tient peut-être entre les deux extrême: cette mansarde et cet hôtel.

On a beaucoup écrit sur cette femme célèbre, et durant sa vie et depuis sa mort. On l'a louée et déchirée avec passion. Mais on peut dire qu'elle traversait comme une salamandre les flammes qu'elle allumait, quelque feux fussent, ceux de l'amour, ou ceux du dépit.

Au fond, c'était une nature âpre, intéressée, un peu triviales, à ses heures, et radicalement ironie.

Sa voix, hors la scène et hors du monde, tombait subitement au medium, et se dénaturait. Elle se dépouillait de sa voix, comme elle était sa robe. Mars en déshabillé était méconnaissable. Comment l'a-t-on pu savoir? elle avait si peu de familiers devant qui elle osât se montrer telle qu'elle était! Aucun de ses amants ne fut de ceux-là. Tout au plus, un camarade, un fournisseur, un domestique, et encore ce n'était qu'un éclair, un trait rapide, attristant, mais bien vite réprimé. Elle cachait la vérité sur elle-même, comme on cache une infirmité.

Cette sirène à queue de poisson a su peut-être jusqu'au sublime l'art de faire sentir. Elle avait des mots, des silences, des regards, des demi sourires, des mouvements d'épaules, des soupirs contenus, des tressaillements, des je ne sais quoi qui faisaient bondir le cœur hors de la poitrine, et qui eussent fait dire au plus sceptique: elle a une âme!.....

Et avait-elle une? Peut-être bien. Il y a tant de lisanés dans la vie d'une femme! il faut si peu de chose pour qu'un inconnu de l'atteine dans ces cœurs profonds! Il faut de même une circonstance si légère pour que ces abîmes restent à jamais fermés. Comment l'écrire avec assurance? Pourtant, j'allais dire le roman d'une femme qui, en même temps, fut une grande artiste!

Pour cela il faudrait avoir assisté à sa dernière heure, avoir eu son dernier mot, son dernier regard, son dernier soupir, et surtout, quand l'âme en fut sortie, au lit de mort pour le grand homme, comme pour le comédienne accomplie, n'est-ce pas encore le théâtre?

Je crois que l'artiste, non la femme; j'admire tout ce qu'elle a bien voulu nous donner d'elle-même, je laisse le surplus entre elle et Dieu!

Voici, par exemple, un trait qui serait peut-être, si l'on y regardait de près, tout le renversement de ce qu'on a dit sur elle!

C'était au congrès de Tilsitt; les soupers ordinaires de l'Empereur avaient été appelés à jouer devant les trois souverains.

Puis arrivent à l'heure dite, tous, excepté Mlle Mars.

Mlle Rémusat est obligé d'en avertir l'Empereur, qui s'en montre fort irrité!

Qu'avait donc fait Mlle Mars? elle avait quitté les voitures de ses camarades pour s'en unir à travers champs et aller retrouver une chaise de poste qui l'attendait sous bois. La chaise de poste qui, dit-on, n'était pas habitée, partit à fond de train: mais confiante dans la sûreté des relais et dans l'appât des doubles guides, on se dit qu'on avait bien le temps. Il parait qu'on avait fort affaire, dans cette diablie de chaise, car le temps perdu fut considérable.... Et puis il y eut des accidents de route, on versa,—et Mlle Mars fut elle-même blessée au visage. Les dieux sont parfois cruels.

L'Empereur exigea que, malgré son congestionne, elle vînt à son lever, avec toutes ses camarades.

Après quelques mots gracieux à Talma, se tournant brusquement vers Mars:

—Eh bien, vous voilà jolie mademoiselle, je vous conseille de vous présenter dans cet état devant les empereurs.....

Mars fondit en larmes, et Napoléon, le regardant pleurer, ajouta avec un style câlin et ce sourire dont la séduction est restée proverbiale:

—Ah! mauvaise, vous vous moquez de tout et vous avez raison..... vous avez vos armes!"

Mars le regarda et sourit, à son tour, à travers ses pleurs.

L'Empereur continua, en reprenant sa voix courroucée.

—Ah! si je connaissais celui qui a osé vous retenir prisonnière!..

—Eh bien! dit tout d'un coup Mars, avec un éclair dévorant dans les yeux.

—Eh bien, je le récompenserais comme un héros, puisqu'il a eu le courage de vous tendre.

—Ah! fameux, eh bien!—seul avec que jamais Mlle Mars ait laissé tomber de ses lèvres, et devant qui!—fut profané, dit-on, avec l'accent immutable dont elle disait le fameux "*qu'il sait du Philosophe sans le savoir*" et le "*et moi, monsieur, le comte, le Mariage du Figaro.*"

Napoléon lui-même, s'en souvint à Sainte-Hélène, il raconta l'anecdote à M. Emmanuel de Las Cases.

Celui-ci, de longues années après, apprit à Mlle Mars de quelle source auguste il tenait ce souvenir,—et Mars, encore cette fois, se sentit des larmes dans les yeux. C'était un soir, les pieds sur les chenets, qu'elle me contait tout cela.

—Ainsi, lui dis-je, je vois de bon compte que, hors du théâtre, vous aurez pleuré deux fois.

—Eh! n'est-ce point assez? fit-elle brusquement de sa voix naturelle. Dieu ne demandait qu'une larme à Satan."

LAFERRIÈRE.

AGENTS DE L'ABEILLE.

M. JUST COMBS, à Donaldsonville, pour les paroisses Ascension, St-Jacques et Assomption.

M. P. MACHET, Marchand, à Baton-Rouge, pour les paroisses de Iberville et Ste-Hélène-Rouge, Omet et Ste Pélicitas.

WILLIAM GIRARD, à Waterloo, paroisse de la Point-Coupée.

J. LANDREAU, Maître de Poste à Hermitage, pour la paroisse de la Point-Coupée.

GEO. E. MAYER, Maître-de-poste à Marksville, paroisse des Avoyelles.

A. MARIDAT, à la Nouvelle-Iberie.

M. EMONET, à Leonville, paroisse St-Landry.

M. E. DUPLEIX, à Natchitoches.

M. WM. I. ROCHE, député Maître-de-Poste à Plaquemines, paroisse Iberville.

C. EBERT, à Franklin, paroisse Ste Marie.

P. HAMARE, St Martinville.

VALERY THIBODEAU, Pont-Breau.

A. DURIO, Arnaudville.

M. PETKTIN, Grand-Coteau.

ADRIEN GONSOULIN, Pointe Pelate.

F. N. BÉRÉAU, à la Pass-Christiane.

A. NEVEU, Vermilionville.

LAURENT CHÉRI, Plaquemines, (Iberville).

A. ROYER, Moreauville (Avoyelles).

R. GOULET, Houma (Terrebonne).

SYLVAIN LEHMAN, Maître de Poste à Johnsville (Texas).

WM. HUDSON, à Jeanerette, paroisse Ste-Marie.

EDGARD DELÉRY, Bale St-Louis, (Miss).

AUX MAITRES DE POSTE.

Les maîtres de poste sont autorisés à recevoir des abonnements à l'*Abeille* (édition quotidienne, pour un an, édition hebdomadaire, $5). Nous les prévenons néanmoins que toute demande d'abonnement sera considérée comme non avenue, à moins que la lettre ne renferme en même temps le montant de l'abonnement, préalablement fait de commission allouée aux agents et aux maîtres de poste.

FEUILLETON.

LE CHANCELLOR.

PAR JULES VERNE.

(Suite du *Chancellor*.—Quelques jours après, le lieutenant et quelques matelots, dans une chaloupe, se rendent à bord du *Chancellor* pour y chercher des provisions. Ils y trouvent un dialogue, et l'on sait qu'il s'agit de mutinerie.)

Henry Kurtis va quitter le navire, dans la soirée, et on pourra s'emparer du bâtiment, sans coup frappé. Kurtis, ne pouvant s'en rendre maître, a été solennellement rebelle. Les chefs ont le dessous; mais ils ont encore assez de force pour contraindre leur commandant à quitter le navire, avec deux jours de vivres, et deux pauvres matelots, sur une chaloupe.

Tout cela, le lieutenant le tient de Walter, qui est resté avec les Malais des Indes dans les lames sous-marines, et qu'on a utilisé, le soir, pour le service du vaisseau.

Il faut se hâter, car tout ce qui a été sauvé en faisant de nombreux voyages, consiste en quelques sacs de riz, d'eau, de volailles, d'ustensiles et de munitions. Il faut se hâter, car, à moins de mauvaise chance, il ne reste plus que dix jours de vivres à bord.

Tout cela le lieutenant le tient de Walter, qui est resté avec les Malais des Indes dans les lames sous-marines, et qu'on a utilisé, le soir, pour le service du vaisseau.

Il faut se hâter, car, à moins de mauvaise chance, il ne reste plus que dix jours de vivres à bord.

Voilà donc la situation. Elle est grave sans être désespérée. Malheureusement, il est à craindre que l'énergie morale en faisant le reste, l'énergie physique manque à l'appel: il en est parmi nous dont les muettes instincts seront peut-être à craindre!

Il faut se hâter, car, à moins de mauvaise chance, il ne reste plus que dix jours de vivres à bord.

Voilà donc la situation. Elle est grave sans être désespérée. Malheureusement, il est à craindre que l'énergie morale en faisant le reste, l'énergie physique manque à l'appel: il en est parmi nous dont les muettes instincts seront peut-être à craindre!

—7 décembre.—Le navire s'enfonce tous jours; la mer est arrivée maintenant au ras du pont, et la nuit, on ne peut plus rester dans la chambre. Le lieutenant et le gaillard d'avant sont complètement immergés, le boat-dehors du bateau a disparu, il ne reste plus que les trois bas mâts qui surnagent de l'Indus.

Mais le radeau a été si bien chargé de tout ce qui a pu être sauvé. Une soupape, ménagée à l'avant, est destinée à recevoir un mât que nous tendrons des haubans frappés sur les côtés de la plate-forme. La voile du grand cacatois sera renversée et nous pousserons peut-être vers la côte.

Qui sait si ce que le *Chancellor* n'a pu faire, ce frêle assemblage de planches, moins facile à submerger, ne le fera pas? L'espoir est si fortement enracéné au cœur de l'homme, que j'espère encore!

Il est sept heures du matin, et nous allons nous embarquer, quand, soudain, le navire s'enfonce et se précipite tout d'un coup. Le charpentier et les hommes occupés sur le radeau sont forcés de couper leur amarre, afin de ne pas être entraînés dans le remous.

Nous éprouvons alors une angoisse poignante, car c'est précisément à l'instant où le navire descend dans l'abîme que notre unique planche de salut s'éloigne en dérivant.

Deux marins et un novice, pendant la tête, se jettent à la mer, mais c'est en vain qu'ils essayent de lutter contre la houle. Il est bientôt évident qu'ils ne pourront atteindre le radeau, qui revient au navire, ayant couru vers eux les dots et le vent. Robert Kurtis saisit une corde à sa ceinture et se précipite à leur secours. Inutile dévouement! Avant qu'il ait pu les rejoindre, ces trois infortunés qui se voient se débattre, disparaissent, après avoir vainement tendu les bras vers nous!

On retire Robert Kurtis, tout contusionné par cette espèce de rosace qui bat la tête des nâtes.

Cependant, Daouias et ses matelots, au moyen d'espars dont ils se servent en guise d'avirons, essayent de revenir vers le navire, mais ce n'est qu'après une heure d'efforts,—une heure qui nous a semblé un siècle, une heure pendant laquelle la mer a monté jusqu'au sixième des hunes,—que le radeau, qui en s'était éloigné que de deux encâblures (environ 400 mètres), a pu accoster le *Chancellor*. Le bosseman jette une amarre à Daouias, et le radeau est attaché de nouveau au capelage du grand mât.

Il n'y a plus un seul instant à perdre, car un violent tourbillon se creuse vers la carcasse immergée du navire, et d'énormes bulles d'air montent en grand nombre à la surface de l'eau.

—Embarque! embarque! crie Robert Kurtis.

Nous nous précipitons sur le radeau. André Letourneur, après avoir vérifié l'installation de mise Herbey, arrive hennetant à la plate forme, et son père est bientôt près de lui. Un instant après, nous sommes tous embarqués,—tous, sauf le capitaine Kurtis et le vieux matelot O'Ready.

Robert Kurtis, debout sur la grand'hune, ne veut quitter son navire que lorsque son navire disparaîtra dans l'abîme. C'est son devoir et c'est son droit. Ce *Chancellor* qu'il aime, qu'il commande encore, ou sent quelle émotion lui brise le cœur au moment de le quitter.

L'Irlandais est resté sur la hune de misaine.

—Embarque, vieux! lui crie le capitaine.

—Le navire coule t-il? demande l'entêté avec le plus grand sang-froid du monde.

—Il coule à pic.

—Embarque alors, répond O'Ready, quand l'eau lui monte déjà jusqu'à la ceinture.

Et, secouant la tête, il s'élance sur le radeau.

Robert Kurtis reste un instant encore sur la hune, jette un regard autour de lui, puis, le dernier, il quitte son bâtiment.

Il est temps. L'amarre est coupée, et le radeau s'éloigne lentement.

Nous regardons tous vers cet endroit où sombre le navire. L'extrémité du mât de misaine disparaît d'abord, puis le bout du grand mât, et, bientôt, rien ne reste plus de ce beau bâtiment qui fut le *Chancellor*.

XXX

—*Suite du 7 décembre.*—Un nouvel appareil flottant nous porte. Il ne peut couler, car les pièces de bois qui le composent surnageront quoi qu'il arrive. Mais la mer ne le disjoindra-t-elle pas? Ne rompra-t-elle pas les cordes qui le lient? N'engagera-t-elle pas enfin les naufragés qui sont entassés à sa surface?

Le vingt-huit personnes que comptait le *Chancellor* au départ de Charleston, dix ont déjà péri.

Nous sommes donc dix-huit encore.—dix-huit sur ce radeau qui forme une sorte de quadrilatère irrégulier, mesurant environ quarante pieds de long sur vingt de large.

Voici les noms des survivants du *Chancellor*: MM. Letourneur, l'ingénieur Falsten, miss Herbey et moi, passagers; —le capitaine Robert Kurtis, le lieutenant Walter, le bosseman, le maître d'hôtel Hobbart, le cuisinier nègre Jynxtrop, le charpentier Daouias;—les sept matelots Austin, Owen, Wilcox, O'Ready, Burke, Sandon et Playsed.

Le ciel pèse-t-il suffisamment éprouvés depuis soixante-douze jours que nous avons quitté la côte américaine, et en mais s'est-elle assez apparentée sur nous? Le pire coûtant d'éprouver! Espérons.

Mais laissons l'avenir, ne s'occupons que présent, et continuons d'enregistrer les incidents de ce drame à mesure qu'ils se présentent.

Les passagers du radeau sont consternés. Voici malheureusement quelles sont leurs ressources.

Robert Kurtis n'a pu sauvegarder que ce qui restait des provisions retirées de la cambuse, dont la plus grande partie a été détruite au moment où a été submergé le pont du *Chancellor*. Ces provisions sont peu abondantes, et l'on considère que nous sommes dix-huit à nourrir et que bien des jours peuvent s'écouler encore avant qu'on vienne nous sauver. Les vivres ne consistent qu'en barils de biscuits, un baril de viande salée, un baril rempli de bouteilles de bière, deux barriques d'eau, voilà tout ce qui a pu être sauvé. Il est donc important de ne rationner dès le premier jour.

De vêtements de rechange, nous n'en avons absolument aucun. Quelques voiles nous serviront à la fois de couvertures et d'abri. Les outils, appartenant au charpentier Daouias, le nécessaire de pêche, une bouillotte de métal, fort heureusement blanc qui s'a [illegible] O'Ready, [illegible] les [illegible] nous [illegible] sa [illegible] [illegible] [illegible]